

Kieślowski, les commandements du hasard

Trois couleurs : Bleu

Krzysztof Kieślowski



Lundi 2 octobre 2017 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: FR, PL, CH, 1993, Coul., 35mm, 98', vo st fr

Interprétation: Juliette Binoche, Benoît Régent, Emmanuelle Riva

Julie a survécu à un accident où elle a perdu son mari et leur petite fille. Après une tentative de suicide ratée, elle essaie de mener une vie sans histoire ni désirs, mais les souvenirs refont surface. Julie découvre des éléments inattendus sur son passé qui la mèneront à concevoir un futur possible.

Expérience visuelle puissante, ce film est le premier de la trilogie avec laquelle Kieślowski et son scénariste Krzysztof Piesiewicz font allusion à la devise et au drapeau français. Orchestré par la bouleversante musique de Zbigniew Preisner, Bleu traite de la difficulté à se libérer du passé.

Trois couleurs : Bleu selon Pierre Murat

[...] Vouloir renoncer à tout, c'est beaucoup. De son ancienne vie, Julie a tout de même gardé un lustre. Bleu, bien sûr. Un lustre qui tintinnabule, qui ressemble à des perles, à des larmes, à la vie. Elle résiste, Julie, elle résiste. Une nuit, lorsqu'un homme traqué frappe à la porte - des coups qui résonnent en elle, en nous, comme des coups de poignard -, elle n'ouvre pas. Lorsqu'une vieille dame, presque sans forces, peine pour enfoncer une bouteille dans un container, elle ne la voit pas. Tout

comme elle ne sent pas les taches de lumière qui jouent sur son visage, lorsqu'elle est assise sur les marches de sa maison. Les reflets, chez Kieślowski, sont toujours des appels secrets, des signes mystérieux. Dans *La Double Vie de Véronique*, intriguée par cette lumière qui jouait sur son visage, Irène Jacob allait à la fenêtre. Elle voyait un gamin qui reflétait le soleil avec un miroir: jusqu'alors, tout était logique. Mais, plus tard, le gamin avait disparu, le miroir aussi, mais pas la lumière. Qu'était-ce donc, cette lueur qui troublait Véronique et qui n'inquiète pas Julie?

Elle a tort de ne pas s'inquiéter, Julie, car la vie, cette vie qu'elle refuse, la traque inexorablement. Dans le refuge qu'elle s'est créé, elle trouve, un jour, une souris avec ses petits, tout roses, tout mignons, si avides de vie, alors qu'elle se sent si vide. Julie a trop peur de les tuer, parce que la mort, elle connaît, et la vie, elle ne veut plus savoir. Elle emprunte le gros matou du voisin pour effectuer la besogne, et Lucille (Charlotte Very), qui l'a prise en amitié, s'offre à effacer les traces de lutte. Ouf! Sauvé! Cette fois encore, Julie peut regagner sa tanière. Sa carapace. Mais, un jour, à contrecœur, elle accepte d'aider Lucille, qui l'a appelée au secours. Et là, sur un écran de télévision, elle découvre ce qu'elle aurait pu savoir, avant, et ce qu'elle n'aurait jamais su, peut-être, si elle avait suivi jusqu'au bout

la règle qu'elle s'était fixée. Et si... et si... Mais alors, si notre destin se fonde sur cette huile qui fuit, si notre sort se joue sur un «oui» ou sur un «non», si nous ne sommes que cette goutte d'eau qui coule sur une vitre, recueil- lie ou pas, alors, comment concevoir que la liberté existe? La Liberté avec un grand «L», celle pour laquelle on se bat, oui, celle-là est un idéal à atteindre. Mais notre petite, tout petite liberté individuelle et quotidienne, celle-là s'écrit avec un «-» si minuscule qu'il en devient dérisoire.

Lorsqu'elle se croyait libre, entre une question posée et la réponse qu'elle donnait, Julie laissait quelque secondes s'écouler. Et Kieslowski rendait sensible ce décalage entre Julie et les vivants par une fermeture au noir de quelques secondes. Un temps mort, en quelque sorte. Désormais, puisqu'on l'a trompée, puisqu'elle s'est trompée, puisqu'un être ne peut rester en vie sans qu'on l'oblige à vivre, Julie accepte. Tout. Elle accepte de composer - dans tous les sens du terme. Elle accepte que le concert pour l'Europe soit terminé par un autre. Elle aide même cet autre - comme elle aidait Patrice, sans doute - en intégrant à la parti- tion un thème de Van den Bundenmayer, ce compositeur hollandais à qui Patrice voulait rendre hommage.

Et puis, il y a l'amour. «Dans la vie, sans amour, on n'est rien du tout», prétend une chanson. Soit, Julie aimera Olivier qui l'aime tant. Et elle se montrera humaine, si humaine, avec une femme qu'elle devrait, en tout logique, détester. «On m'avait dit que vous étiez généreuse», murmure celle-ci. Julie lui jette alors un regard qui la pousse à s'excuser. Généreuse, elle?

Pas vraiment. Mais perdante, ça, c'est sûr. Bleu, qui est l'histoire d'un retour à la vie, est donc aussi celle d'un renoncement. Les paroles de l'Épître aux Corinthiens résonnent sur le concerto enfin achevé: «Quand je parle- rai la langue des anges/ Si je n'ai pas l'amour/ Je ne suis qu'airain qui résonne/ Quand j'aurai le don de prophétie/ La science de tous les mystères/ Et toute la connaissance/ Quand j'aurai même toute la foi/ Jusqu'à déplacer les montagnes/ Si je n'ai pas l'amour/ Je ne suis rien (...) Maintenant donc demeurent/ La foi, l'espérance et l'amour/ Mais le plus grand de ces trois/ C'est l'amour.»

L'amour, bien sûr! Mais que filme ce pervers de Kieslowski sur ces paroles si belles? Des êtres perdus qui ressemblent à des poissons sortis de l'eau. [...] Film bleu? Non, film noir. Mais film admirable, serré au plus près. Film de moraliste, gaiement désespéré et fier de l'être, creusant la frontière entre l'illusion et l'illusoire. Il y a tout de même un espoir dans Bleu. Le joueur de bilboquet. Il avait ramassé une chaînette et une croix sur les lieux de l'accident. Il les rend à Julie. Elle les lui offre. Et l'on voit, plus tard, le jeune homme les contempler gravement, comme si ce cadeau avait déjà changé le cours de son existence.

Alors, voilà: il n'y a pas que le malheur qui naisse soudain d'un détail que l'on croyait sans importance. Le salut, aussi, peut surgir d'un geste accompli par hasard. Mieux: au hasard...

Source: <http://www.telerama.fr/cinema/films/trois-couleurs-bleu,28243,critique.php>

Fiche proposée par Margaux Terradas



Prochain film du Ciné-club:

Trois couleurs: Blanc, Krzysztof Kieślowski, 1994

9 octobre à 20h, Auditorium Ardit